

GRANDE SALLE PIERRE BOULEZ – PHILHARMONIE

Tambours Taikos
Eitetsu Hayashi
Ensemble Eitetsu Fu-Un no Kai

Dimanche 14 octobre 2018 – 18h



ZOOM
JAPON

ANOUS PARIS

Le Monde

– WEEK-END JAPON (1) –

Le Japon connaît un rare privilège : les musiques les plus anciennes de son histoire continuent d'y être interprétées, à l'exemple de la musique plus que millénaire du *gagaku*, tandis que la scène contemporaine est une des plus en vue et que les ensembles de tambours *taiko* connaissent un succès populaire mondial. Associé à la danse, au chant, à la narration, au théâtre ou au cinéma, ce vaste répertoire sera représenté dans toute sa diversité à la Philharmonie de Paris à l'occasion de « Japonismes 2018 », qui marque le 160^e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et le Japon et le 150^e anniversaire de l'avènement en 1868 de l'ère Meiji, symbole de l'ouverture du Japon à l'Occident.

Ainsi, le 13 octobre au soir, l'ensemble Reigakusha redonne vie à un répertoire oublié avec *Rodai Ranbu* tout en présentant des œuvres nouvelles commandées à des compositeurs tel Atsuhiko Gondai, dont *Higan no Jikan* sera joué pour la première fois à Paris avec la participation exceptionnelle du danseur Kaiji Moriyama. Les 12 et 13 octobre, passions amoureuses, légendes et miracles sont au programme avec *Hidakagawa Iriai Zakura* et *Tsubosaka-kannon Reigen-ki*, interprétés par les Artistes de Bunraku Kyōkai. Sur un ton plus intimiste, *Les Murmures de la soie* permettront de goûter les nuances de la cithare *koto*. Seikin Tomiyama jouera un instrument de sa collection ainsi qu'un *koto* du Musée de la musique (13 octobre). Contrastant avec ce ton de confiance, place à la verve spectaculaire des tambours *taiko* d'Eitetsu Hayashi. Par son approche audacieuse, cet artiste renouvelle l'art du *taiko* (14 octobre). Quant à la danse épurée du *Nihon buyō*, née au début du XVII^e siècle sur la scène du théâtre *kabuki*, elle est représentée par trois pièces qui feront apparaître l'esprit des glycines (*Fuji Musume*) et l'âme d'un lionceau (*Renjishi*), tandis que *Yashima* ressuscitera la fougue d'une bataille (14 et 15 octobre). Le récital piano de Momo Kodama, qui interprétera Debussy et Hosokawa, vient compléter ce week-end.

Ce premier volet d'un diptyque qui se prolonge en février explore les grands genres musicaux qui forment le patrimoine immatériel du Japon, que ce soit sur scène ou dans des rituels.

– WEEK-END JAPON (1) –

Vendredi 12 octobre – 20h30

Samedi 13 octobre – 15h00

————— SPECTACLE

BUNRAKU

ARTISTES DE BUNRAKU KYŌKAI

Hidakagawa Iriai Zakura
(*Les Cerisiers du fleuve Hidaka*)

Tsubosaka-kannon Reigen-ki
(*Le Miracle du Tsubosaka Kannon*)

Clé d'écoute avant le concert du vendredi à 19h45.

ACTIVITÉS CE WEEK-END
EN LIEN AVEC JAPON (1)

SAMEDI

Visite-atelier du Musée à 15h

**LE TOUR DU MONDE
DES PETITES OREILLES**

DIMANCHE

Contes au Musée à 15h

CONTES AUTOUR DU MONDE

ET AUSSI

Enfants et familles

Concerts, ateliers,
activités au Musée...

Adultes

Ateliers, visites du Musée...

Samedi 13 octobre

18H00 ————— CONCERT SUR INSTRUMENTS
DU MUSÉE

LES MURMURES DE LA SOIE

SEIKIN TOMIYAMA, KOTO, SHAMISEN
KIYOHITO TOMIYAMA, KOTO

20H30 ————— SPECTACLE

GAGAKU

ENSEMBLE REIGAKUSHA

KAJJI MORIYAMA, DANSE SOLO
ET CHORÉGRAPHIE

KEI ASANUMA, NAO USUI, RUI KAJITA,
AYAKA HIKIMA, DANSE
MAKOTO OFUNE, INSTALLATION VOID

Sukeyasu Shiba

*Rodai Rambu (Danses de divertissement
sur le balcon du palais)*

Atsuhiko Gondai

Higan no Jikan (Le Temps d'équinoxe)

Toshiro Saruya

Rinju (Le Galon en soie du sanctuaire)

Clé d'écoute avant le concert à 19h45.

Dimanche 14 octobre – 15h00

Lundi 15 octobre – 20h30

————— SPECTACLE

BUYŌ

JAPANESE CLASSICAL DANCE ASSOCIATION

YACHIYO INOUE, UMEYA NAKAMURA,
MOTOI HANAYAGI, GENKURŌ HANAYAGI,
HATSUHANABANDŌ, EIKINU GOJŌ, DANSE
SEIKIN TOMIYAMA, CHANT, SHAMISEN

KIYOHITO TOMIYAMA, CHANT, KOTO
KATSUSHIRŌ KINEYA, MITSUYA KINEYA, JUN
TŌONAJIMI, KATSUSHISUKE KINEYA, CHANT

EIHACHIRŌ KINEYA, ROKUJIRO KINEYA,
KATSUKUNIHARU KINEYA, FUMIYA KINEYA,
SHAMISEN

ROEI TŌSHA, KIYOYUKI TŌSHA, TAZUYUKI
MOCHIZUKI, KAN FUKUHARA, ROŌ TŌSHA,
ROKON TŌSHA, YUKIMARU TŌSHA, NARIMONO

Fuji Musume

(La Jeune Fille-Glycine)

Yashima

(La Bataille de Yashima)

Renjishi

(Le Lion et le Lionceau)

**Clé d'écoute avant le concert du lundi
à 19h45.**

Dimanche 14 octobre

16H30 ————— RÉCITAL PIANO

MOMO KODAMA

MOMO KODAMA, PIANO

Claude Debussy

Études (extraits)

Toshio Hosokawa

Études

18H00 ————— CONCERT

TAMBOURS TAIKOS

EITETSU HAYASHI, TAMBOURS TAIKOS

EITETSU FU-UN NO KAI

Eitetsu Hayashi

Itsutsu no Kōkei (Scène d'ouverture
extraite de *Cinq Scènes*)

Eitetsu Hayashi

Mitsumai (Trois Danses)

Mikita Hase

Tensho-Raiu – tension

Eitetsu Hayashi

Tenshin Hokuto

Eitetsu Hayashi

Suite Léonard : donne-moi des ailes

Clé d'écoute avant le concert à 17h15.

— PROGRAMME —

Eitetsu Hayashi

Itsustu no Kōkei 五つの光景

Mitsumai 三つ舞

Mikita Hase

Tensho-Raiu – tension 天請来雨

Eitetsu Hayashi

Tenshin Hokuto 天真北斗

ENTRACTE

Eitetsu Hayashi

Suite « Léonard : donne-moi des ailes » 組曲『レオナルド われに羽賜へ』

Eitetsu Hayashi, tambours *Taikos*

Ensemble Eitetsu Fu-Un no Kai

Coproduction Fondation du Japon, Philharmonie de Paris,
en partenariat avec la Maison de la culture du Japon à Paris.

Dans le cadre de Japonismes 2018.

FIN DU CONCERT VERS 20H.

AVANT-CONCERT À 17H15

CLÉ D'ÉCOUTE : LES TAMBOURS TAIKOS

JEAN-MICHEL BUTEL, CONFÉRENCIER, SOCIOLOGUE

SALLE DE CONFÉRENCE – PHILHARMONIE • ENTRÉE LIBRE

Eitetsu Hayashi (1952)

Itsutsu no Kōkei – Scène d’ouverture, extraite de Cinq Scènes

Création : 2009 ; révision en 2018.

Durée : environ 2 minutes.

La Scène d’ouverture extraite des Cinq Scènes, pièce solo pour taiko, a été créée en 2009. Elle illustre l’univers musical unique d’Eitetsu Hayashi, qui la réarrange en 2018.

Eitetsu Hayashi

Mitsumai [Trois Danses]

Durée : environ 13 minutes.

Comptant parmi les premières pièces représentatives de la carrière soliste d’Eitetsu Hayashi, *Mitsumai* a été composé à l’origine pour un petit ensemble de taikos comprenant une flûte japonaise (*fue*). Divers arrangements ont été donnés en concert, avec un taiko solo par exemple, ou en incorporant d’autres instruments tels que le *shakuhachi*, le saxophone ou le *tsugaru-shamisen*, ou même en duo avec un pianiste de jazz.

Le motif de la pièce s’inspire du *matsuri bayashi*, musique jouée lors d’un bayashi, festival traditionnel au Japon. Habituellement, un tambour aigu appelé le *shimedaiko*, ainsi que le *fue*, le *shō* et un tambour grave sont utilisés comme accompagnement pour évoquer une atmosphère festive. Ces instruments sont exclus de cette version afin de créer un cadre plus sombre.

Mikita Hase
Tensho-Raiu – tension

Durée : environ 8 minutes.

En n'utilisant que des tambours *shimedaiko*, Eitetsu Fu-Un no Kai parvient à exprimer toutes les couleurs et les températures d'une certaine « tension ». Les sonorités peuvent être simples, sèches, pleines ou en retrait, éphémères, transparentes, brutes ou passionnément brûlantes. La pièce a été composée par un des membres de l'ensemble, Mikita Hase.

Eitetsu Hayashi
Tenshin Hokuto

Durée : environ 10 minutes.

Cette composition a pour thème central la vision de l'univers et de la Grande Ourse, avec une référence au temps et à la direction. Créée au Théâtre national du Japon, elle associe le *taiko* et la danse traditionnelle japonaise. La composition originale utilise six joueurs de *taiko uchiwa*, qui battent un rythme à sept tandis qu'ils se rassemblent telles des étoiles. Ils se resserrent puis suivent le mouvement du big bang, moment qui marque le début de l'histoire de l'univers et la création de la vie... L'histoire est décrite par un danseur qui personnifie Tenshin, créature humaine et néanmoins parfaite. Les tambours japonais représentent le ciel et la lune, mais aussi le temps et l'univers. Cette composition est une première audacieuse dans les arts traditionnels par son association du *taiko* et de la danse traditionnelle japonaise.

Pour ce concert, la version choisie est un arrangement plus court et uniquement pour joueurs de *taiko*. Les membres de Fu-Un no Kai incorporent à leur jeu des mouvements chorégraphiés tout en jouant le *taiko uchiwa* et le *taiko dengaku*.

Eitetsu Hayashi

Suite « Léonard : donne-moi des ailes »

Composition, mise en scène et chorégraphie : Eitetsu Hayashi.

Durée : environ 42 minutes.

L'année 2018 marque le cinquantième anniversaire de la mort du peintre Léonard Foujita (1888-1968). À cette occasion, le Japon (son pays natal) et la France (son pays d'accueil) préparent plusieurs rétrospectives. Dans cet esprit, Eitetsu Hayashi a conçu la *Suite « Léonard : donne-moi des ailes »*.

Léonard Foujita s'est installé à Paris à l'âge de 27 ans ; il est revenu au Japon durant la Seconde Guerre mondiale, peignant alors pour l'armée. Avec la défaite du Japon à l'issue de la guerre, sa réputation s'altère, et il choisit de s'exiler aux États-Unis puis en France, où il se fixe, obtenant, à 69 ans, la nationalité française. Abandonnant sa nationalité japonaise, il ne reviendra jamais au Japon, et c'est en France, à Villiers-le-Bâcle, un village agricole où il se retire à la fin de sa vie, qu'il repose. « Je veux vivre comme Japonais tout en étant dans ce monde », disait Foujita, dont le parcours est similaire à celui de tous ces Japonais expatriés qui, une fois rentrés en leur pays, ont été mal accueillis et ont vécu toute leur vie entre deux identités : critiqué en France pour son expression japonisante, il le fut également au Japon pour son goût jugé occidental. Pourtant, « les artistes n'ont pas de nationalité, ils sont universels », disait Foujita.

Pourquoi ce titre, *Donne-moi des ailes* ? Les ailes sont souvent présentes dans les esquisses de Foujita. On voit aussi, sur une affiche qu'il a créée, *Vive le Japon impérial, 1926*, un ange conduisant un vélo. Et nous connaissons par ailleurs un portrait représentant son visage par des ailes, symbolisant le fait qu'il souhaitait franchir librement les obstacles d'un pays à l'autre. De même, la chapelle qu'il a fait édifier à la fin de sa vie, et où il repose, symbolise son souhait de monter vers le ciel, pays de beauté, plutôt que de reposer sous la terre.

Sophie Chauveau/ Créa Nantes

Les taikos, tambours de scène japonais

Le *taiko* a ceci de commun avec le jazz qu'il se sculpte autour de ses silences. Mais plus encore que le jazz peut-être, il magnifie les points de suspension par une mise en scène qu'on croirait liturgique. Lent crescendo avant l'explosion des sons, éclairages à la surface lunaire des peaux, dévoilement progressif de corps en lutte, gestes hiératiques du soliste conduisant au fusionnement des mouvements de l'ensemble, vibrations qui résonnent au cœur : le *taiko* emporte et puis nous laisse, éberlués mais un peu plus heureux, au pied d'un vide assourdissant.

Quoiqu'il signifie littéralement « gros » (*tai*, aussi prononcé *dai*) « tambour » (*ko*), le terme japonais désigne les percussions de façon générique, et plus précisément les tambours, catégorie universelle. Dans un contexte mondialisé, il pointe plus spécifiquement les percussions japonaises dans leur diversité de tailles et de formes : membrane étirée sur un cadre (*uchiwa-daiko* « tambour éventail »), instrument dont les deux surfaces sont tendues par un complexe système de cordes permettant d'en régler la tonalité (*shime-daiko* « tambour à cordes »), tonneau ventru dont on frappe à la fois les peaux et le corps, faisant alterner sons profonds et sons secs (*nagadô-daiko* « tambour à long corps »)... Il en est également venu à s'appliquer à un art de la scène récent – un demi-siècle – qui réunit cette palette d'instruments vernaculaires aux usages autrefois distincts pour offrir un spectacle à la puissance sonore inégalée.

Comme le jazz, le *taiko* s'est construit à la croisée de différentes traditions musicales : racines rurales et populaires, arts classiques, « grande » musique occidentale et spectacles de bastringue. L'Occidental se délectera d'un exotisme qui puise dans le fonds très riche des fêtes calendaires et des rituels villageois japonais ; le nippophile sera sensible aux liens avec les arts raffinés de la scène, *nô*, et *kabuki* surtout, dont les maîtres formèrent au rythme les premiers solistes de *taiko* ; l'esthète se ravira des techniques de corps élaborées dans la longue histoire du théâtre japonais et revisitées par les gourous de la danse contemporaine (*buyô*). On n'oubliera pas pourtant que le *taiko* de scène a profité aussi de la présence de grands musiciens formés à la musique occidentale, qui lui créèrent son premier répertoire. Le travail commun à Boston du percussionniste Eitetsu Hayashi

et du compositeur Maki Ishii , sous l'égide du chef d'orchestre Seiji Ozawa , a ainsi été décisif dans la constitution d'un art et l'évolution des techniques de percussion japonaises¹.

Comme le jazz, enfin, le succès du *taiko* mondial a profité d'un élan revendicatif à la fois culturel et communautaire, sinon nationaliste, qui allia, contre toute attente, le désir d'un Japon vaincu, mais renaissant de ses cendres, de se faire reconnaître et d'exalter sa culture, et les mouvements aux États-Unis des Asiatiques américains, toutes origines confondues, qui ne supportaient plus d'être considérés comme une minorité passive et insipide. *Asian pride...* Porté à la fois au Japon par des communautés utopiques prônant un retour à la tradition et à l'apprentissage par le corps, et en Amérique du Nord par une minorité criant pour ses droits, le *taiko* a longtemps été un enfant des quêtes de l'après-guerre.

Le lien avec le jazz n'est en réalité pas fortuit. Les débuts du *taiko* de scène coïncident avec les tentatives musicales d'Oguchi Daihachi (1924-2008), percussionniste formé au jazz, justement. Missionné pour déchiffrer d'anciennes partitions retrouvées dans le hangar d'une entreprise locale fabriquant du *misô*, il y découvre un instrument qu'il ne connaissait pas et essaie d'en explorer les possibilités. On lui doit l'installation de tambours japonais de différentes tonalités sur le modèle d'une batterie de rock ou de jazz (*kumi-daiko*), une invention que la tradition eût trouvé iconoclaste si tradition de *taiko* il y avait eu en 1951, mais qui devint une forme canonique de disposition des instruments pour les groupes de *taiko* par la suite.

Soutenus par l'arrivée de nouveaux médias (la télévision, dès la fin des années 1950), par de nouvelles dispositions administratives favorisant la renaissance du patrimoine régional, mais également par la propagation d'une culture urbaine pour laquelle le folklore est ressource touristique, et la profusion, consécutive à l'enrichissement économique, de mécènes cherchant à faire émerger une création nationale, des dizaines de groupes de *taiko* voient le jour dans les années 1960 (ils sont des milliers au Japon

¹ Ishii, *Monochrome for Japanese Taiko Drums and Chinese Gong*, 1976, avec le Boston Symphony Orchestra.

aujourd'hui, plus de huit cents aux États-Unis). Les tambours japonais changent de fonction. Il ne s'agit plus tant d'assurer le rythme lors de processions accompagnant la visite faste des divinités à la communauté que de réjouir des spectateurs ou des clients. D'instrument culturel accompagnant la fête, le *taiko* devient instrument de musique soliste, objet de création (*sosaku-daiko*) et de virtuosité.

À quoi se raccrocher quand on ouvre une voie ? Pionnier et porte-drapeau de ce tambour d'avant-garde, Eitetsu Hayashi explique le désarroi qui a été le sien parfois, en l'absence d'une tradition musicale qui puisse servir de référence à sa pratique. Tout en sillonnant les régions japonaises pour y recueillir des rythmes, il chercha dans les arts graphiques, lui qui avait d'abord pensé à devenir *designer*, un concept fertile. Il propose ce joli parallèle : « Je me suis dit que tout comme nous percevons la couleur, l'espace et la distance à travers les graduations monochromatiques du gris et du noir de la peinture à l'encre de Chine, une image similaire pouvait sans doute être utilisée pour la musique supposée monotone des tambours. »

Depuis 1971, Eitetsu sculpte le silence en explorant les fines graduations tonales et rythmiques que permettent les percussions japonaises. Il nous emporte et puis nous laisse, éberlués mais plus heureux, au pied d'un vide que sa musique nous a laissé entrevoir.

Jean-Michel Butel

Institut national des langues et civilisations orientales, Paris

Eitetsu Hayashi

Eitetsu Hayashi s'impose comme le premier joueur de *taiko* solo du Japon. Né à Hiroshima, il débute sa carrière en tant que membre fondateur et premier interprète des groupes de renom international Sado Ondekoza et Kodo. Durant dix ans, il est la figure emblématique, l'âme et l'interprète phare de Sado Ondekoza. L'occasion qui lui est donnée d'interpréter *Mono-Prism* de Maki Ishii avec le Boston Symphony Orchestra sous la direction de Seiji Ozawa en 1975 marque un tournant dans sa vie, suivi de nombreuses invitations à participer aux tournées internationales de grands noms du monde de la musique tels que Hiroyuki Iwaki et l'Orchestre Symphonique de la NHK ou Takashi Asahina et l'Orchestre Philharmonique d'Osaka. En 1981, il quitte Sado Ondekoza à la recherche de nouvelles expressions musicales, se voulant libre des entraves que représente toute forme prédéfinie. Il fonde un nouveau groupe de *wadaiko*, Kodo, dont il est directeur et interprète. L'année suivante, il fait cependant le choix de l'indépendance afin de poursuivre sa quête de nouvelles interprétations au *taiko*. Il donne son premier récital en solo en décembre 1982 et débute alors une collaboration avec des artistes et des groupes issus

d'un large spectre musical : rock, jazz, moderne, folk, etc. Il crée une nouvelle méthode de jeu soliste, qui nécessite une technique et une endurance physique jusque-là inconnues dans le jeu traditionnel japonais de *waikado*. Utilisant une combinaison unique de tambours *waikado*, il crée et interprète des compositions originales, qui s'inscrivent dans une succession infinie d'innovations et d'expériences musicales. En 1984, il fait ses débuts dans la pièce orchestrale de Shuko Mizuno *Symphonic Metamorphosis Part 3*, premier interprète et soliste de *wadaiko* à se produire au Carnegie Hall. Depuis 1986, il sillonne le monde avec son groupe de *taiko* ou en duo avec le pianiste de jazz Yōsuke Yamashita. En octobre 1998, il est le premier soliste japonais de *taiko* à se produire à la Salle de Concert Tchaïkovski de Moscou. Son interprétation charismatique de *Hi-Ten-Yu* d'Isao Matshushita avec les Berliner Philharmoniker dirigés par Kent Nagano, en juin 2000, à la Waldbühne de Berlin, enthousiasme un public de plus de vingt mille personnes. En juin 2001, il collabore avec le groupe de percussions coréen Kim Duk-Soo/Samul nori pour présenter le premier Festival de musique nippon-coréen. Ce succès initial est suivi de l'organisation de deux festivals supplémentaires au Japon et

en Corée. Depuis 1998, Eitetsu Hayashi compose de nouvelles pièces et met en scène des concerts dans un genre qu'il appelle « théâtre de *taiko* ». En 2007, il célèbre ses vingt-cinq ans de carrière au *taiko* solo avec le premier concerto pour *taiko* de l'histoire dirigé par Chikara Iwamura. Suite à une commande du Théâtre national du Japon, il produit, arrange et interprète la trilogie *Cent Tambours* (2008). En décembre 2010, il met en scène et interprète *Gassan II* au Suntory Hall, avec la participation du violoniste Iwao Furusawa. Aujourd'hui, il est impliqué dans un large éventail de projets et de créations mêlant l'organisation de célébrations, le cinéma, la musique de théâtre, la commande de nouvelles pièces pour *taiko* et la direction musicale. On lui doit plusieurs écrits, dont l'ouvrage *Ashita no Taiko-uchi e (Pour les joueurs de taiko de demain)*. Il a été récompensé du prix d'encouragement artistique du ministère de l'Éducation (1997), du prix pour la promotion de la culture traditionnelle japonaise (2001), du prix Sen Kayoko de la Fondation Soroptimist du Japon (2005) et du prix du spectacle *Matsuo* (2017). Il est nommé citoyen d'honneur *Shobara-shi* (Hiroshima) en 2013.

Ensemble Eitetsu Fu-Un no Kai

Les meilleurs joueurs de *taiko* du Japon proches d'Eitetsu Hayashi sont réunis dans cet ensemble dont l'effectif varie autour de dix joueurs ou plus.

Interprètes des compositions originales d'Eitetsu Hayashi avec le grand tambour *taiko*, ils rejoignent ce pionnier du *taiko* solo lorsqu'il crée l'ensemble Fu-Un no Kai. Cette phrase – qui évoque en japonais le moment propice à la réalisation de hautes aspirations – a été choisie pour nom du groupe car elle reflète parfaitement l'esprit qui l'anime. Depuis sa création en 1995, l'ensemble suscite, par la puissance irrésistible de ses concerts, le plus grand enthousiasme au Japon comme à l'étranger. Après son 10^e anniversaire en 2005, il se lance dans une activité entièrement indépendante avec pour piliers Shuichiro Ueda, Mikita Hase, Makoto Tashiro et Tasuku Tsuji. Le groupe sait ravir son public en présentant un ensemble extraordinaire de *taikos* de différents formats tout en mettant en valeur le talent de chaque interprète. Fidèle aux valeurs esthétiques d'Eitetsu Hayashi, il réalise un spectacle dense où la qualité de son et les successions tonales combinent avec souplesse le lent et le rapide, le fort et le doux dans des paysages sonores les plus raffinés.

Mikita Hase
Hiroshi Hattori
Makoto Tashiro
Tasuku Tsuji

Directeur de scène
Norihiro Shioya

Création lumière

Motoe Ando

Satoshi Shiromoto

Producteur

HAL : Kenji Oba

Interprète

Kumiko Numaguchi

Responsable de tournée

Sayaka Abe

Responsable de scène

Toshihiro Isei

Chef de projets

Yumi Yokota

Directrice de production

Akiko Sugiyama

Projet organisé par